

# Rome, un imaginaire politique

Si la France révolutionnaire et les États-Unis naissants multiplient les références à la République romaine, c'est l'Empire qui fascine et inspire les dictatures fasciste et nazie.

> PAR CLAUDE AZIZA, UNIVERSITÉ PARIS-III SORBONNE NOUVELLE

**D**e Robespierre à Hitler, de Washington à Mussolini, Rome n'a cessé de fasciner les régimes modernes. Ancêtre naturel qu'il s'agit d'égaliser pour l'Italie fasciste, objet d'admiration qu'il faut surpasser pour l'Allemagne nazie, idéal de grandeur dont les États-Unis sont les héritiers manifestes, principe de liberté qui guide la France révolutionnaire... Lois et institutions, guerres d'indépendance ou de conquête, manifestations culturelles et réalisations artistiques : tout, dans les cœurs et dans les esprits, devait être romain. Mais, au demeurant, de quelle Rome s'agit-il ? de la Rome républicaine ? de la Rome impériale ? de la Rome des Brutus et des Gracques, des Scipion et de Cicéron ? Ou de celle de César et d'Auguste, de Néron et de Trajan ?

Car sous le nom de Rome se cachent, dans l'Amérique de 1780, la France de 1789, l'Italie de 1922 et l'Allemagne de 1933, des souvenirs historiques et des images fantasmagiques que chaque régime va décliner, modeler, inventer selon ses désirs et ses besoins, ses rêves et ses illusions, guidé par les raisons et la déraison de ses chefs qui tous, peu ou prou, ont grandi avec son souvenir : Robespierre, Saint-Just, Camille Desmoulins, Marat, Gracchus Babeuf... – la liste est longue pour la France ; George Washington, Thomas Jefferson, Benjamin Franklin, Abraham Lincoln... – elle l'est presque autant pour l'Amérique ; Mussolini rêve d'Empire, et le jeune Hitler se passionne pour l'histoire de la Rome antique, plongé avec ravissement dans *Les Plus Belles Légendes de l'Antiquité classique* de Gustav Schwab, publiées entre 1838 et 1840 et maintes fois rééditées jusqu'en... 2002.

## La Révolution française et les vertus de la République

1789 : deux images emblématiques... David présente au Salon ses *Licteurs apportant à Brutus les corps de ses fils*, et le congrès américain adopte le sceau des États-Unis créé en 1782. On y voit, à l'avant, un aigle aux ailes déployées qui tient un ruban où figure la devise fédérale *E pluribus unum* (« Un seul à partir de plusieurs »). Dans sa serre gauche, un rameau d'olivier à treize feuilles et treize olives ; dans la droite, un faisceau de treize flèches ; au-dessus, un motif à treize étoiles. Sur le revers, encore du latin : *Annuit coeptis* (« Il favorise nos entreprises ») et *Novus ordo saeculorum* (« Un nouvel ordre des siècles »), inspiré par Virgile (*Bucoliques*, 4<sup>e</sup> églogue, vers 5). Tout est là, ou presque.

La Révolution française a cherché ses modèles dans la Rome républicaine, mais aussi dans la Sparte de Lycurgue. Le recul de l'enseignement du latin a été compensé par l'étude de l'histoire antique. Mais celle-ci a moins pour but la connaissance des faits que celle d'un répertoire de leçons morales qui forgeront les âmes. À travers Tite-Live et Plutarque se détachent des figures de héros : les deux Brutus, le fondateur de la République et le meurtrier de César, Mucius Scaevola et Decius Mus aux premiers temps de la République, Caton d'Utique et sa vertu farouche à sa fin. Mais, si le théâtre voit fleurir des tragédies à l'antique, si la mode et le langage suivent le mouvement antiquisant, si orateurs et tribuns, pour conjurer tous les périls, ne cessent d'invoquer les grandes figures romaines, la France, même si elle transforme le

^ Antoine-Jean Gros, *La République, vers 1790*. Huile sur toile, 73 x 61 cm. Musée du château de Versailles.





© GERARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS (CHÂTEAU DE VERSAILLES)

Panthéon en un lieu de souvenir de ses grands hommes, ne se couvre pas de monuments : ils sont déjà présents. Le siècle de Louis XIV était passé par là. Il faudra, pour ce faire, un état neuf, dont le « destin manifeste » se veut romain.

### Une Rome américaine

La comparaison entre Rome et les États-Unis d'Amérique est une évidence qui, d'ailleurs, se manifeste encore aujourd'hui chez les historiens américains, dont certains confrontent les grandes périodes de l'histoire du pays avec celles de l'histoire romaine : aux interventions romaines en Macédoine et en Grèce des années 215-196 av. J.-C. correspondraient les deux guerres mondiales ; à la crise économique des années 210 av. J.-C., celle

La *pax americana*  
a succédé  
à la *pax romana*

des années 1929-1930. Sans aller jusque-là, on peut remarquer que les Pères fondateurs américains comparent leur lutte pour la liberté contre les Anglais à celle de Brutus (le revoilà !) contre les Tarquins en 509 av. J.-C. Et Washington, nouveau Cincinnatus, renonce en 1783 à son titre de général et se retire dans ses terres, mais revient en 1789 pour devenir le premier président de la jeune nation.

Thomas Jefferson, président de 1801 à 1809, ardent défenseur du latin et des écrivains antiques, est un fervent partisan d'une architecture néo-classique. Il dessine lui-même les plans du Parlement de Richmond, capitale de la Virginie, sur le modèle de la Maison carrée de Nîmes, et conçoit pour l'université du même État un dôme plus grand que celui du Panthéon de Rome. D'ailleurs, c'est bien un « Panthéon », inauguré en 1946, qui commémorera le 120<sup>e</sup> anniversaire de sa mort. À Washington, après le Capitole, la Cour suprême, bâtie entre 1929 et 1935, avec ses 27 400 blocs de marbre et ses portes en bronze de 6,5 tonnes, a l'apparence d'un grand temple romain. Il n'est jusqu'aux gares qui ne soient influencées par l'art antique, l'exemple le plus fameux étant l'Union Station de Washington : construite en 1908 sur le modèle des thermes de Dioclétien, son hall, inspiré du *frigidarium*, s'élève à 29 mètres et est décoré de 36 statues géantes de légionnaires romains, et sa façade évoque l'arc de Constantin.

La référence de la puissance américaine à la puissance romaine est une constante – la *pax americana* a succédé à la *pax romana* –, avec les mêmes angoisses, surtout depuis le 11 septembre 2001, sur la chute des empires. Cette idée de mort et de renaissance des empires se retrouve d'ailleurs – mais avec d'évidentes différences – dans les affirmations identitaires de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie

### Mussolini et la grandeur de l'Empire

En 1922, la Marche sur Rome des Chemises noires donne le pouvoir à Mussolini. La Rome antique est le thème favori de ses discours : c'est sur le passé romain que repose le concept d'Empire italien. Le 2 avril 1923, à Milan, devenu président du Conseil, Mussolini évoque avec émotion cette « Rome qui était au centre d'un empire qui n'avait pas de frontières » et dont les réalisations « nous remuent jusqu'au plus profond de nous-mêmes ». C'est encore Rome qui justifie les conquêtes coloniales ; à l'entrée des troupes italiennes à Addis-Abeba, Mussolini déclare : « L'Italie a finalement son Empire. [...] Levez bien haut, légionnaires, vos insignes, vos armes et vos cœurs pour saluer, après quinze siècles, la réapparition de l'Empire sur les collines sacrées de Rome. »

Pour magnifier cet Empire, l'archéologie est mise, dès l'allocution de Mussolini le 31 décembre 1925 aux archéologues et aux historiens de l'art, au service de la romanité. Il importe, avant toute chose, de dégager les grands monuments de ●●●

## ●●● *Germania, le nouveau nom de Berlin*



la Rome antique et de les isoler pour en montrer la grandeur. Partout, on fouille : à Ostie, à Trieste, à Véies, à Agrigente, à Paestum, à Cumes, à Pompéi, à Herculaneum. À Rome, la zone des forums impériaux, une fois dégagée, permet, en 1932, l'ouverture de la via dell'Impero, le long de laquelle, le 21 avril 1933, sont inaugurées des statues de César, Auguste, Nerva et Trajan, puis, un an plus tard, des cartes qui représentent le monde romain à divers moments de son histoire ; cartes auxquelles s'ajoute, le 28 octobre 1936, celle de l'Empire italien proclamé par Mussolini. La zone qui s'étend entre le Palatin et le Caelius se voit, elle, percée par la via dei Trionfi. Très vite, c'est au tour du Colisée, du forum de César, des marchés de Trajan, de la basilique Ulpia de retrouver leur splendeur passée.

Figure tutélaire du régime : Auguste, auquel Mussolini est souvent comparé. Son mausolée sur les bords du Tibre commence à être dégagé en octobre 1934. Les commémorations de son bimillénaire débutent le 23 septembre 1937. La Mostra augustea della Romanità est organisée de manière thématique : la famille, les métiers, la vie municipale, la religion, l'armée, les conquêtes, le droit. Avec, en point d'orgue, cette maquette de la Ville à l'époque de Constantin, que l'on voit dans tous les déplûms, même lorsque l'action se déroule

sous la République ! Le 23 septembre 1938, l'exposition se clôt par l'inauguration de la nouvelle piazza Augusto Imperatore, où a été replacé l'*Ara Pacis* (autel de la Paix). C'est le dernier élément d'un culte qui avait vu, le 28 octobre 1932, l'installation d'une statue du princeps devant son forum et, quatre ans plus tard, sur le mur extérieur de la basilique de Maxence, l'apposition d'une carte du monde romain à la mort d'Auguste.

L'architecture suit, qui bâtit des ponts (le pont Flaminio à Rome), des aqueducs, des palais, des places, tel le Foro Mussolini à Rome, conçu par Enrico Del Debbio, partisan, comme Armando Brasini ou Marcelo Piacentini, d'une architecture monumentale inspirée de l'antique, auquel le régime multiplie les références : le salut fasciste, un vocabulaire sorti tout droit du latin – Duce, licteur, cohorte, centurie... –, et l'image omniprésente de la Louve, « mère » de Romulus et Remus.

### Hitler bâtisseur et destructeur

7 mai 1938 : il pleut sur Rome. Hitler est en visite officielle depuis le 2. Loin des parades officielles, il va, seul, visiter une seconde fois l'exposition Auguste, symbole emblématique de cette Rome qu'il admire tant. Au point que, dès son arrivée au pouvoir, il assigne aux professeurs de latin et d'histoire ancienne, aux archéologues et

^ Le Parlement de Richmond, 1785-1788. Dessiné par Thomas Jefferson sur le modèle de la Maison carrée de Nîmes.

Auguste,  
figure  
tutélaire  
du régime



© FOTOTECA/LEEMAGE



© AKG-IMAGES/INTERFOTO/AWKZ

aux artistes, aux soldats et aux architectes, un seul but : rivaliser avec Rome, voir plus grand, aller plus loin, la surpasser par la conquête et le gigantisme. Ses propos privés, rapportés par divers témoins, montrent à quel point il est pétri d'histoire romaine. Lors d'un repas le 25 avril 1942, alors que les troupes allemandes qui piétinent devant Stalingrad ont de sérieux problèmes de ravitaillement, il rappelle – en bon végétarien qu'il est – que les légionnaires romains se nourrissaient surtout de fruits et de céréales ! Le 3 juin 1942, il vante les éléphants d'Hannibal, qu'il compare aux chars contemporains...

Hitler sait que les voies romaines ont permis aux légionnaires de se déplacer vite et de conquérir le monde ; il consacre donc ses efforts à l'édification d'un gigantesque réseau routier. Pour lui, comme pour ses ingénieurs, la route est la matérialisation de l'idée d'empire ; c'est pourquoi il convient donc de la doter d'œuvres d'art, comme

⤴ « **Mostra augustea della romanita** », 1937-1938. Carte postale éditée à l'occasion des célébrations à Rome du bimillénaire de la naissance d'Auguste.

⤴ **Germania, capitale du III<sup>e</sup> Reich. Maquette d'après les dessins d'Albert Speer.**

ces colonnes d'Hercule que l'architecte du régime, Albert Speer, imagine à l'entrée de l'autoroute qui commence à Salzbourg.

Hitler, peintre raté, se rêvait architecte : il dessine donc des croquis, qu'il montre à Speer. Le pays se couvre de monuments. Sous l'égide de Speer s'élaborent de gigantesques projets : le dôme de la Grande Halle qui devait culminer à 250 mètres de haut ; la création, à Berlin, d'un axe nord-sud sur le modèle des villes romaines, doté de la plus grande avenue du monde. Il s'agit de dépasser Rome, avec la tribune du Zeppelinfeld de Nuremberg qui, d'une longueur de 390 mètres, doit battre de 180 mètres celle des thermes de Caracalla. La tribune devra être coiffée d'une statue allégorique de 60 mètres de haut, davantage que la statue de la Liberté (46 mètres) et surtout que la statue de Néron-Hélios (36 mètres). Quant au Grand Stade de Nuremberg, il accueillera 400 000 spectateurs, le double de la capacité du Circus Maximus à Rome. Un arc de triomphe d'une hauteur de 117 mètres, esquissé par Hitler et dessiné par Speer, devait être le symbole de la capitale de l'Allemagne, Germania, le nouveau nom de Berlin, tout comme Néropolis de Néron devait remplacer le nom de Rome.

Mais il est un autre aspect, plus étonnant, de la « romanité » d'Hitler : son goût pour les ruines, et le désir de voir, dans des milliers d'années, celles de l'Allemagne rivaliser avec celles de Rome. Au fond, c'est moins pour paraître que pour durer qu'il bâtit. On comprend, dès lors, son indifférence devant Berlin livrée à la destruction, son souhait profond de voir disparaître – comme tant de cités antiques – le monde qu'il a créé et qui ne lui survivra que sous la forme de vestiges. D'où son refus de négocier le moindre armistice, son suicide à la façon d'un Néron, un artiste raté tout comme lui. Pour Hitler, un grand destin ne pouvait s'achever qu'au milieu des flammes de l'Apocalypse. L'ironie de l'histoire a fait que, se rendant à Berlin en août 1945, Harry L. Hopkins, conseiller du président Truman, évoque, devant la cité en ruines, le souvenir de la Carthage sémitique, symbole d'un monde que Rome avait vaincu et à qui le Führer vouait une haine malade ! ●

#### SAVOIR +

- CHAPOUTOT Johann. *Le National-Socialisme et l'Antiquité*. Paris : PUF, 2008.
- FORO Philippe. *Dictionnaire de l'Italie fasciste*. Paris : éditions Vendémiaire, 2014.
- GUYOT Adelin, RESTELLINI Patrick. *L'Art nazi*. Bruxelles : éditions Complexe, 1996.
- MALISSARD Alain. « Les USA, une nouvelle Rome ? », in *Rome et les Républiques*, actes du colloque de l'Arelop (Association pour la recherche et l'étude de l'Antiquité plurielle), Nouan-le-Fuzelier, 11-13 septembre 2009.